

1
LE GÉNIE DE SIGRID

Les joncs qui nous entouraient étaient plus solides que de la corne et légers comme du bouchon. J'en avais coupé une centaine, grâce à mon épée Tyrfing, et nous avions commencé à fabriquer un radeau pour emprunter la voie des eaux, la plus indiquée à cet étage des enfers, couvert de marécages. Ketill le Rouge, en bon Viking, avait passé plusieurs années de sa vie sur la mer. Il avait aidé à construire deux drakkars, six cotres de guerre et je ne sais combien de petites embarcations de pêche. Il dirigeait donc les opérations.

Tout en s'activant, ma fiancée ne cessait de regarder du côté de nos vêtements en train de sécher sur le sable, après un lavage plus que nécessaire.

– Va-t'en ! rugit-elle.

Daphnir, les pattes pleines de sable humide, marchait sur une chemise. Il fit la sourde oreille, tourna en rond, puis se coucha dessus.

– Ouste ! le gronda Sigrid. Tu vas tout salir !

Elle courut vers Daphnir en brandissant un jonc.

– Quelle autorité ! plaisanta Ketill, constatant l'indifférence du coupable.

Sigrid fut forcée d'attraper Daphnir par la queue et

de le traîner plus loin, sans quoi le coquin n'aurait pas bougé d'un pouce.

– Il n'obéit plus, me reprocha Sigrid. Riez, riez, mais l'éducation est une chose sérieuse ! À trop laisser faire, on élève de petits monstres. Un jour, Bjorn, Daphnir te mordra la main.

– Allons, viens t'y remettre. Il faut avancer. Chaque heure qui passe nous éloigne un peu plus du prince Dar.

– À tes ordres, me dit Sigrid, qui arriva au trot mais s'arrêta net au milieu de sa course.

– Cessez le travail ! ordonna-t-elle.

Svartog, couché sous le radeau que nous avions haussé sur des pierres, passa la tête pour regarder ma fiancée. Ketill et moi, occupés à ajouter une troisième couche de joncs au plancher, suspendîmes nos mouvements.

– Nous avons les tiges de joncs. Nous avons toute l'étoffe nécessaire, et d'excellente qualité, ajouta Sigrid en montrant nos habits petchégols, à la fois amples et nombreux.

– Eh bien ? demanda Ketill.

– À quoi songes-tu ? demandai-je.

Sigrid souriait comme une enfant. Tout à ses pensées, elle négligea d'éclairer notre lanterne.

– Oui, oui… OUI ! s'écria-t-elle.

– Ma belle, dit Ketill, tu joues avec nos nerfs.

Sigrid posa sur lui un regard brillant.

– Des capes cerfs-volants pour tout le monde, voilà à quoi je pense !

Inventées au Royaume du Soleil-Levant, dans les lointaines contrées de l'Est, les capes cerfs-volants sont des vêtements prodigieux. Ils permettent à ceux qui les

portent de réaliser le plus vieux rêve de l'homme : voler. Paderbok l'hirogwar, grand voyageur devant l'Éternel, avait légué l'une de ces capes à son petit-fils Svartog.

– Une cape pour chacun d'entre nous !

Sigrid sautillait sur place, tellement cette idée la mettait en joie.

– Impossible, déclara Svartog, revenu de sa surprise. Les hommes qui ont façonné ma cape étaient des maîtres artisans, les meilleurs des meilleurs. Ils s'appuyaient sur une tradition ancestrale. Leur travail nous restera toujours mystérieux.

Ces objections ne parvinrent pas à refroidir Sigrid.

– Avec un peu de sagacité, on perce tous les mystères, pour autant qu'on ait un modèle sous les yeux !

– Et c'est le cas, admit Ketill. Mais les pièces en métal qui articulent l'armature de la cape, qui lui permettent de s'ouvrir en vol… Elles ont l'air très, très compliquées. Et de toute façon nous n'avons ni forge ni fer.

– Cela prendrait un temps fou, dis-je.

– Impossible, assura Svartog en se relevant.

Sigrid souriait toujours.

– La cape de Svartog s'ouvre et se ferme comme par miracle. Formidable, et je félicite de tout cœur les artisans soleil-levantins. Seulement nous, nous n'avons pas besoin de sauter dans le vide avec une cape molle qui, sous les regards stupéfaits, se change en aile rigide. Non !

Le jour où nous avions connu Svartog, il nous avait fait ce coup-là, et Sigrid ne l'avait pas oublié.

– Nous pourrions nous contenter de simples cerfs-volants. Des ailes dures à se coller sur le dos, précisa-t-elle.

Ketill retournait l'idée dans sa tête. Bientôt, son visage s'éclaira.

– Pourquoi pas ? Je suis sûr que c'est faisable ! Et… d'où sauterons-nous ?

Nous nous trouvions au bas d'une haute falaise tapissée de végétation. À une centaine de pieds au-dessus du sol s'ouvrait la galerie d'où nous étions sortis la veille, après avoir pris congé de nos amis infernautes.

– De là-haut, dit Sigrid en montrant l'ouverture.

– Bien sûr. Tu as réponse à tout, Sigrid fille d'Ull.

Et voilà comment, en ce jour mémorable, nous nous lançâmes dans une entreprise insensée, « présomptueuse », selon le mot de Svartog : construire trois cerfs-volants sur le modèle de la cape rapportée autrefois par Paderbok.

D'abord réticent, Svartog finit par se jeter corps et âme dans l'aventure. Ketill et lui aimaient les défis techniques ; leur intelligence, leur adresse et leur volonté firent mon admiration. Ils se complétaient merveilleusement, se comprenaient à demi-mot, et leur amitié, leur estime mutuelle, sortirent renforcées de cette expérience.

Ils se trouvèrent confrontés à de nombreux problèmes. Reproduire la forme de l'aile, sa courbure spéciale, leur demanda une patience infinie.

Après une semaine d'efforts, nos cerfs-volants terminés reposaient sur le sable. Malgré leur toile couturée, ils avaient fière allure. On eût dit trois chauves-souris géantes occupées à comparer leurs envergures.

Le lendemain nous vit debout avant l'aube. Le repas à peine avalé, Svartog, la taille entourée de cordes, se mit à grimper le long de la falaise. Ses mains et ses pieds semblaient coller à la pierre. Il profitait des aspérités et des moindres saillies sans jamais hésiter plus d'un instant.

La corde descendit bientôt en se balançant ; nous y accrochâmes le cerf-volant de Ketill, avec lequel Svartog voulait faire un premier vol. Ensuite, nous reculâmes au bord du fleuve fumant qui courait parallèlement à la falaise.

La mince silhouette de Svartog semblait perdue dans l'entrée de la galerie, énorme rectangle noir.

– Il en met du temps, s'impatienta Sigrid.

– Il est en train de se harnacher, dit Ketill comme si nous ne pouvions voir aussi bien que lui.

Sigrid priait tout bas, une veine pâle battant sur sa tempe. Nous échangeâmes un regard anxieux, conscients de la gravité du moment. Car c'est probablement le succès de notre mission – et donc l'avenir de notre royaume, des enfants que nous aurions un jour – qui se jouait ici. Nous venions d'accorder une semaine de plus au prince Dar, dont l'avance était déjà grande. Si nos ailes refusaient de voler, autant valait rebrousser chemin et regagner la surface du monde pour aussitôt prendre le large et se faire oublier au royaume d'Anglie ou de Lotharingie.

Notre second sujet d'inquiétude était, cela va sans dire, le risque encouru par Svartog. L'image de son corps fracassé passait et repassait devant mes yeux.

– Il faut faire quelque chose de grave… de fort ! dit